

L'orgie électronique. Vices et vertus du paysage Facebook

Vincenzo Susca*

L'action décisive est la mise à nu. La nudité s'oppose à l'état fermé, c'est-à-dire à l'état d'existence discontinue. C'est un état de communication, qui révèle la quête d'une continuité possible de l'être au-delà du repli sur soi. Les corps s'ouvrent à la continuité par ces conduits secrets qui nous donnent le sentiment de l'obscénité.

Georges Bataille, *L'Érotisme*

Résumé : Facebook est un royaume où ce sont les sens qui pensent et non la pensée qui dirige la sensibilité. Au cœur de ce système se développe une éthique alimentée par des ivresses ludiques, des pulsions oniriques et des adhésions esthétiques, pouvant faire abstraction de la morale, voire être immorales dans la mesure où l'épiphanie d'un groupe, avec son lot de codes, de valeurs et de symboles, se révèle être inconciliable avec toute règle établie et consolidée. Pour chaque tribu, en effet, la loi du groupe, autrement dit ce qui permet aux participants de se sentir unis, de se reconnaître et de vibrer à l'unisson, triomphe sur tous les autres principes extérieurs à son corps communautaire, à sa peau électronique.

Mots-clés : Facebook, socialité, ludisme, tribalisme.

Chaque jour, des centaines de milliers de nouveaux visages apparaissent sur Facebook comme des champignons dans une forêt luxuriante, et depuis la fenêtre d'où ils se penchent ouvrent aux multiples essaims d'amis fluctuant dans le cyberspace le rideau le plus intime de leur existence. Depuis janvier 2008, le nombre d'utilisateurs du réseau social fondé en 2004 par Mark Zuckerberg à Harvard a augmenté au rythme de plusieurs millions par semaine, dépassant désormais le seuil des cinq cent millions. Autant de visages

* Maître de Conférence en Sociologie de l'Imaginaire à l'Université Paul Valéry, Montpellier III. (vincenzo.susca@gmail.com)

riches de minutieux détails caractérisant l'aspect le plus sensible, émotif et symbolique du vécu individuel. Les expériences amoureuses, les soirées de débauche, les relations amicales et les conflits familiaux débordent de la dimension domestique privée et jaillissent sur les écrans de tous ceux qui ont été choisis et inclus dans le vécu personnel des usagers. C'est ainsi que chacun devient partie intégrante de tous ses amis – qu'il s'agisse d'amis véritables, supposés ou virtuels – desquels il peut accéder tant à la scène qu'aux coulisses existentielles.

Ce n'est pas simplement la pulsion voyeuriste qui pousse à visiter la page personnelle d'autrui, mais plutôt un sentiment de coparticipation aux événements qui font sa vie, suggérant le partage d'un destin commun. Ainsi, nous sommes appelés à participer à la vie de l'autre parce que la trace laissée par notre présence renforce son identité, consolide notre relation à lui et fortifie la tribu à laquelle nous appartenons.

Ici, chaque communauté est parcourue par des rapports de solidarité entre ses membres, qui vont de la complicité autour d'une plaisanterie à l'adhésion militante à une cause, et comportent transparence et interdépendance réciproques. Nous assistons ainsi à un florilège de pactes, de rengaines impertinentes, d'engagements civils, de stigmatisations et de dénonciations qui, bien que souvent centrés sur des sujets futiles, coagulent et réconfortent des sentiments partagés, les diffusant sur le réseau sous forme de nébuleuses tribales. Il s'agit d'un paradigme communautaire poreux, qui d'une part réunit les participants en une étreinte intime, et d'autre part les projette sans cesse ailleurs. De fait, nous avons accès aux visages-traces affichés sur la page personnelle de chacun de nos interlocuteurs, nous sommes au courant des relations qui se nouent entre les utilisateurs, nous connaissons les déplacements et les liens qui se tissent jour après jour et nous sommes constamment appelés à épouser une nouvelle cause, à adhérer à un autre groupe ou à nous fondre allégrement dans une tribu différente.

Une socialité vibrante se fraie ici un chemin et parvient à mettre en synergie le divertissement et l'implication, la légèreté et l'engagement, dévoilant toute la profondeur des figures culturelles actuelles apparemment les plus éphémères. Voilà pourquoi sur notre page de profil nous pouvons afficher à la fois et sans gêne une plaisanterie ou un commentaire et la dénonciation du génocide au Sri Lanka ou une pétition appelant au respect de la Constitution. Car il existe dans ces deux dimensions une forme de participation empathique où la pensée des sentiments, l'implication émotionnelle et sensible finissent par prévaloir sur l'adhésion rationnelle et abstraite à un principe ou à une cause : Facebook est un royaume où ce sont les sens qui pensent et non la pensée qui dirige la sensibilité.

Au cœur de ce système se développe une éthique alimentée par des ivresses ludiques, des pulsions oniriques et des adhésions esthétiques, pouvant faire abstraction de la morale, voire être immorales dans la mesure où l'épiphanie d'un groupe, avec son lot de codes, de valeurs et de symboles, se révèle être inconciliable avec toute règle établie et consolidée. Pour chaque tribu, en effet, la loi du groupe, autrement dit ce qui permet aux participants de se sentir unis, de se reconnaître et de vibrer à l'unisson, triomphe sur tous les autres principes extérieurs à son corps communautaire, à sa peau électronique.

Cela induit dans le même temps une implication intense et familiale dans la vie de l'autre. Il suffit pour cela d'observer la structure de chaque page personnelle de ce social network : le visage de l'utilisateur y est immédiatement associé au prisme de ceux de ses amis, sa présence complétée par le regard, éventuellement les commentaires, les images et tout type d'empreinte numérique laissés par les autres. Comme s'il y avait, dans notre chambre, un fourmillement constant de voix et de stimulations venu superposer à notre conscience personnelle une surconscience capable d'interrompre l'état de solitude vers lequel nous tendons et d'ajouter de nouvelles strates à notre existence. Il s'agit donc d'un processus dont la complexité va bien au-delà de la double simplification voulant le réduire soit à la disparition du moi soit au triomphe narcissique de l'individu.

Ce cadre nous exhorte, dans un va-et-vient incessant, non seulement à agir sur l'autre mais également à désirer secrètement l'action de l'autre sur nous. Il nous incite à rentrer dans le jeu, tant dans sa composante active que passive, tant dans l'autopromotion de notre personne que dans son sacrifice sur l'autel du réseau, ce corps dilaté composé d'une communion de visages.

De cette façon, l'Accueil représente cet espace que chaque « habitant » de la matrice peut marquer de sa présence et qui devient par là même une sorte de gazette contemporaine des événements publics et privés. Lorsque nous y lisons qu'une amie s'est séparée de son compagnon, nous ne pouvons ignorer l'information. Une conscience invisible, mais péremptoire comme l'appel ancestral de la forêt, nous murmure que nous devons lui apporter notre soutien ou simplement lui faire sentir que nous sommes avec elle, en elle. L'acquisition de l'information nous incite immédiatement à l'action et à l'interaction, pratiques qui, bien entendu, peuvent se cantonner à la seule activité communicative, sans pour autant se traduire immédiatement ou directement sur le terrain physique de l'action sociale. Dans cette dynamique, nous apercevons toutefois qu'un fil rouge lie progressivement la dimension imaginaire et immatérielle de la toile à la trame matérielle du monde, comme le montrent les situations et les événements créés à partir des réseaux sociaux et des mondes virtuels. Il en est ainsi de la propagation sur les territoires physiques de modes, de styles de vie et d'attitudes nés dans les sphères de la société électronique. Les exemples que nous venons d'évoquer mettent en lumière l'instauration d'un rapport dialogique entre médias et vie quotidienne, un processus de codétermination qui façonne un paysage capable de jeter un pont entre le ciel et la terre, entre le digital et le terrestre. C'est sur ces limbes que nous renouvelons et reproduisons notre expérience et que nous conjuguons de manière alternativement harmonieuse et conflictuelle les horizons liquides de notre identité électronique avec ceux, solides, de son référent physique.

Du point de vue des rapports sociaux, Facebook avalise une condition où chacun expérimente individuellement une double perspective : celle de faire partie d'un ou plusieurs groupes sans pour cela abandonner complètement son identité, et celle de voir son identité accrue sans pour autant perdre l'esprit du groupe. Chacun de nos amis a le droit et le devoir d'afficher une pensée, une image ou une trace sensible sur notre mur ; c'est précisément ce qui confère une valeur spécifique à notre profil personnel, où notre

visage est défini par le mélange confus de l'image de soi et de l'empreinte de l'autre. L'identité privée se pulvérise et se liquéfie dans les ruisseaux des groupes de contacts où elle est canalisée et sans cesse réélaborée. Ici, l'individu moderne explose en quelque chose de plus grand que lui et que son Soi. Sans les incursions et les inscriptions de nos amis, notre page personnelle, paradoxalement, s'appauvrit et devient anémique. Nous assistons ainsi à un évènement à la fois prodigieux et ombrageux : Facebook, comme précédemment indiqué, annule tendanciellement la solitude et l'isolement qui enveloppent tant de dimensions de la vie sociale et électronique contemporaines. De ce point de vue, ce système permet au Web, et en particulier au concept de blog, d'accomplir un saut qualitatif. Dans la blogosphère, nombreuses sont les comètes fugaces, où ceux qui écrivent et ceux qui lisent sont les bloggeurs eux-mêmes. Celles-ci se désagrègent soudainement parce qu'elles ne parviennent pas à s'insérer dans la galaxie du réseau. Facebook est en revanche un univers multistratifié où la connexion est exhortée non seulement techniquement mais aussi socialement ; il en devient ainsi un processus quasiment automatique, soutenu par l'architecture et l'esthétique du logiciel, suffisamment uniformes pour garantir clarté et accessibilité et bien assez personnalisables pour laisser aux individus une marge de manœuvre dans l'agencement de leur vitrine.

Les communautés jouent ici un rôle unificateur, garantissant à l'utilisateur qu'il ne s'égarera pas dans un univers dépassant en nombre la population de plusieurs Etats. Des centaines de milliers de groupes sont en effet disséminés dans ce monde. Chacun d'eux se distingue par une passion partagée et mise en évidence, par un symbole ou une appartenance. Dans la plupart des cas, le groupe n'est pas un lieu où s'organisent des actions et où s'entretiennent des discussions, mais une sorte de marque qui sert à habiller le profil personnel en déterminant son identité et en organisant sa trame relationnelle. L'unicité de la personne se construit alors à travers la participation à une série de groupes, d'évènements et d'icônes, revêtant le rôle de masques aussi caducs que capables de témoigner de l'âme profonde de l'utilisateur.

Créé autour des universités de Harvard, Stanford, Columbia et Yale, ce réseau social a largement dépassé les frontières académiques. Plus de la moitié de ses habitants est extérieure aux campus américains et, surtout, est mue par des objectifs et structurée sur des langages bien éloignés des perspectives sérieuses et scientifiques de l'université. Le feu sacré qui enflamme l'imaginaire de Facebook est le creuset d'images et d'émotions qui fluctuent entre les écrans et les corps des usagers. Le partage des banalités autour desquelles se dessine l'existence ordinaire fait de Facebook un lieu familial et approprié à l'entrelacement de nouveaux et robustes liens, se développant sur la base du principe « les amis de mes amis sont mes amis » et éludant l'intervention de la personne par laquelle la rencontre a été possible. En fouillant dans la liste des contacts d'un ami, nous nous laissons fasciner par un visage et pouvons facilement, une fois l'interlocuteur ayant donné son consentement, entrer en contact direct avec lui et avec son univers. C'est ainsi que nos réseaux s'étendent et que chacun peut s'élever par l'imagination depuis son point de départ géographique ou social.

Chaque tribu oscille dans le cyberspace comme une météore, s'égrenant dans certains cas et attirant magnétiquement de nouveaux composants dans d'autres. Pour découvrir l'identité des résidents de Facebook, il faudrait pouvoir explorer les multiples trames communautaires auxquelles ils participent. Ce qui n'est possible que dans la théorie car les tribus ne sont que des bulles ondulantes aux traits soudainement changeants, comme les nuées d'étourneaux oscillant dans le ciel de Rome. Et il suffit de penser que les pages personnelles visitées s'élèvent à une centaine de milliards par semaine et que la visite moyenne de chacune d'elles dure vingt minutes pour cerner l'impossibilité de l'entreprise. Lorsque l'on s'inscrit sur Facebook, on se voit brusquement attiré par des flux de personnes et d'images qui nous mènent au-delà de ce que l'on croit pouvoir contrôler, là où l'on n'aurait jamais imaginé aller. Le monde technomagique de Facebook est en mesure de nous immerger complètement, en temps réel et dans une suspension entre enchantement et choix rationnel dans la vie des autres, au point de nous offrir l'ivresse du « souffle dans le cou ». S'inaugure ici une circulation vertueuse et vicieuse d'affections, élaborées sous forme de photos, de représentations graphiques ou de courtes phrases, qui garantissent une communion païenne entre les participants et les conduit, à partir du partage des aspects les plus éphémères et ordinaires de l'existence, à une relation en profondeur.

Facebook n'est plus simplement le réseau où la socialité électronique a atteint son expression la plus aboutie, il est désormais devenu un révélateur fiable et un laboratoire d'essai des formes d'expérience en gestation dans nos sociétés. Les comportements et les relations sociétales qui se manifestent sur la plateforme la plus en vogue du Web 2.0 établissent un jeu de miroirs fécond avec les dynamiques de la vie quotidienne, instaurant avec elles un rapport constant de va-et-vient. Ce réseau parvient à sceller de manière paroxystique certaines tendances de fond qui imprègnent l'imaginaire postmoderne, traduisant en formes visibles et sensibles ce qui, à l'origine, appartient à la dimension immatérielle, voire onirique, de l'existence. Une fois cristallisées sur un écran, les figures de la socialité électronique consolident leur puissance et irradient par contagion virale les trames de la vie ordinaire, accélérant leur mutation. Les rassemblements et les fêtes organisés avec une fréquence exponentielle depuis le réseau social inaugurent, par exemple, des situations inédites où les amis de nos amis nous sont proches de manière quasi automatique. Nous connaissons leurs visages, leurs albums photos et les facettes les plus intimes de leur personnalité. Ils nous sont liés par une aura magnétique qui nous attire et suscite en nous un état de participation à la fois magique et érotique. Désir et peur. Curiosité et inquiétude. Chaque jour, le logiciel nous suggère des personnes qui pourraient devenir nos amis et les contacts que nous avons récemment négligés. La communication, alors qu'elle semble en apparence nous laisser indifférents ou suspicieux, agit dans notre conscience souterraine pour nous emporter vers une socialité torrentielle et mécanique.

Notre vie électronique pèse de plus en plus sur notre vie physique et se déverse avec toutes ses habitudes et ses attitudes sur les territoires du réel au point d'en modifier les traits. Depuis que l'usage et la fréquentation du paysage électronique projeté en

Californie est devenu une activité ordinaire, regarder une personne déclenche en nous, après une forme de cadrage mental photographique, un mécanisme qui cherche à la « tagger » ; nous prenons désormais de nombreuses photographies en pensant à leur représentation sur notre profil ou celui de nos amis; nous prenons telle pose plutôt que telle autre et surveillons celui qui est en train d’immortaliser notre comportement, l’esprit déjà tourné vers sa transposition sur Internet. Ainsi l’immatérialité des flux électroniques s’incarne dans la chair vivante du vécu collectif, l’imaginaire devient objectif et le ciel descend sur la terre.

Les barrières et les inhibitions sociales s’écroulent devant la sensibilité propagée par l’univers de Facebook, capable de nous projeter vers de nouvelles relations et en même temps de nous connecter aux sources profondes de notre histoire personnelle et de notre histoire groupale. Dans l’architecture du réseau réapparaissent, parmi nos amis, nos camarades d’école perdus de vue au fil des années : nous retrouvons les membres de la bande fréquentée il y a longtemps sur la petite place à côté de chez nous. Notre trajectoire de vie s’ouvre à une vitesse vertigineuse à l’altérité et en même temps s’immerge de nouveau dans ses racines primordiales. La toile apparaît ainsi comme la terre de la découverte et des retrouvailles. Aussi paradoxal que cela puisse paraître – tant le cyberspace a été décrit comme une simple donnée éthérée de la fantaisie, sans chair ni territoire – les plus récentes chroniques ainsi que notre propre expérience nous mettent de manière péremptoire face à cette réalité. Qui d’entre nous n’a pas ainsi renoué des rapports avec des personnes perdues de vue ? Il semble que la culture numérique soit parcourue par une lame de fond qui nous accompagne constamment dans un voyage de retour vers nos racines, tandis que ce même flux nous permet de prendre le large vers des terres inconnues.

Lorsque nous sommes connectés, nous sommes totalement impliqués dans cette dynamique dont nous n’avons qu’un contrôle partiel. Souvent, d’ailleurs, nous n’avons aucune intention de rouvrir la page d’une relation abandonnée et nous aurions volontiers renoncé à la médiation d’un réseau social entre nous et le vieil ami qui *frappe* aujourd’hui à notre porte. C’est ce qui se produit pour l’espace physique et plus particulièrement pour ce que l’on appelle « les terres vierges ». Tout récemment, grâce à Google Earth, a été découverte au Mozambique une forêt vierge encore jamais explorée, même par les autochtones, à cause de son inaccessibilité. Le cyberspace a donc rendu possible la mise en lumière d’un territoire qui sans cela était destiné à demeurer inconnu de l’humanité. Dans un cas comme dans l’autre, le Web n’investit pas dans des relations et des espaces immatériels, il n’invente rien de nouveau, mais il jette une lumière neuve sur un contenu physique ou une relation déjà existants, leur conférant une nouvelle vie. Le virtuel se pose alors ainsi comme un dispositif semi-automatique de régénération et de récréation du réel à partir d’une donnée déjà existante. Que ferons-nous à l’avenir des personnes dont nous perdons la trace et des terres dont nous ignorons l’existence ? Sera-t-il encore possible de nous accorder ce privilège d’oublier quelqu’un ? Existera-t-il encore une nature préservée et inhabitée ? En ce qui concerne Facebook, la réponse, en apparence affirmative, étant donnée la possibilité d’accepter ou non une nouvelle

demande d'amitié, laisse, au contraire, supposer l'actualisation d'une condition dans laquelle notre passé, présent et futur confluent vers une seule dimension où le royaume des possibles nous presse instamment d'être réalisé pleinement. Pour cette raison, la plateforme grignote une part toujours plus consistante de notre temps et devient aussi source d'angoisse lorsque nous ne pouvons donner suite à toutes les sollicitations provenant de nos contacts.

L'interface ouvre sur une série multiple de sollicitations et de rapports communicatifs qui varient du *chat* privé à l'échange de conversations publiques, en passant par les appels téléphoniques via Skype, les invitations aux événements, les adhésions aux groupes, les réponses aux discussions dans les forums qui y sont dédiés jusqu'aux lettres les plus traditionnelles. Ces échanges sont néanmoins préparés par l'initiation que représente l'immersion dans le répertoire de données, et surtout d'images, fourni par l'utilisateur afin de se présenter au public. Facebook, avec les milliards de photos qu'il recueille incarne désormais le principal service de partage d'images qui n'ait jamais existé. Celles-ci témoignent combien la culture numérique a à cœur – dans son cœur – la dimension esthétique de l'existence (Casalegno 2007) et à quel point elle sait s'en doter.

Les images exposées ne sont pas de pâles copies des photobooks artificieux exhibés par les mannequins et autres vedettes, mais reproduisent de manière aussi spontanée que recherchée les axes portants, les icônes et les passions de base qui meuvent chaque sujet, révélant ainsi l'âme carnavalesque, sexy et fétichiste qui rayonne, comme nous le verrons par la suite, du creux de la société d'aujourd'hui. La mise en scène du Moi, bien que s'articulant autour de l'exhibition érotisante des données les plus intimes et banales de la personne et évoquant le grotesque médiéval, l'ostentation des pulsions les plus basses de l'homme – sexe, appétit, débauche, extase... – s'accomplit de manière innovante par rapport aux dérives de la télé réalité, où le recours exaspéré au ridicule et au *trash*, exigé par l'industrie télévisuelle, est le prix à payer par le public pour pouvoir apparaître.

Le monde de Facebook, qui sur de nombreux points n'est pas étranger au système économique et financier sous-jacent au Web 2.0, est ouvert gratuitement à tout le monde et ne vend ni spectacle ni audience. Ici, le visage de l'utilisateur, exhibé, intégré, confus et altéré par l'Autre, est le spectacle. Un *show* extraordinaire de l'ordinaire, dont les sens et l'imagination, dans leur croisement fécond, sont les grammaires de base.

Références bibliographiques

- Abruzzese, A. (2011) *Il crepuscolo dei barbari*, Bevivino: Milan-Rome.
 Bardainne, C.; Susca, V. (2009) *Récréations. Galaxies de l'imaginaire postmoderne*, Paris: CNRS éditions.
 Bataille, G. (2007) *L'Érotisme*, Paris : Les Éditions de Minuit.
 Baudrillard, J. (1976) *L'Échange symbolique et la mort*, Paris: Galilée.
 Casalegno, F. (2007) *Le cybersocialità. Nuovi media e nuove estetiche comunitarie*, Milan: Il Saggiatore.
 Castells, M. (1998) *La Société en réseau. L'ère de l'information*, Paris: Fayard.
 De Kerckhove, D. (2000) *L'Intelligence des réseaux*, Paris: Odile Jacob.
 Hugon, S. (2010) *Circumnavigations. L'imaginaire du voyage et l'expérience Internet*, Paris: CNRS éditions.

- Jenkins, H. (2006) *Convergence Culture. Where old and new media collide*, New York: New York University Press.
- Johnson, S. (2002) *Emergence: The connected lives of ants, brains, cities, and software*, New York: Scribner.
- Maffesoli, M. (2007) *Le Réenchantement du monde*, Paris: La Table Ronde.
- McLuhan, M. (1966) *The Gutenberg Galaxy. The making of typographic man*, Toronto: University of Toronto Press.
- McLuhan, M. (2004) *Pour comprendre les médias*, Paris: Seuil.
- McLuhan, M. (1972) *Counter-blast*, Paris: Hurtubise.
- McLuhan, M. (1977) *D'œil à oreille*, Paris: Hurtubise HMH.
- Rheingold (2005) *Foules intelligentes*, Paris: M21 Éditions.
- Susca, V. & De Kerckhove, D. (2008) *Transpolitica. Nuovi rapporti di potere e di sapere*, Milan: Apogeo.